

PRISONNIERS POLITIQUES.—Les journaux de Montréal ont donné les noms des prisonniers politiques actuellement dans la prison de cette ville ; la longueur de cette liste ne nous permettant pas de la reproduire, nous nous sommes bornés à en faire le relevé suivant où se trouvent désignés le nombre des prisonniers et leur résidence. On pourra voir que, si l'on en excepte les paroisses où les arrestations ont dû être faites en masse, le contingent fourni par les autres villages du sud que l'on regardait comme totalement désaffectionnés, se trouve être extrêmement minime en comparaison de ce qu'il eût pu être si la rébellion avait été aussi générale qu'on la représentait d'abord. Il est probable aussi que la majorité des accusés ne le sont que sur soupçon et par mesure de précaution; au moins un grand nombre des prisonniers de Montréal sont-ils, nous dit-on, dans ce dernier cas.

Montréal, 50; Lachine, 2; Rivière des Prairies, 1; St. Laurent, 1; Vincent de Paule, 1; Ste. Geneviève, 1; Pointe aux Trembles, 1; Laprairie, 15; La Tortue, 4; St. Philippe, 32; St. Constant, 22; St. Edouard, 43; St. Rémi, 5; St. Jean, 9; Blairfinchie, 1; St. Luc, 2; St. Athanase, 9; L'Acadie, 13; St. Cyprien, (Napierville) 27; Lacole, 26; St. Valentin, 34; Rivière du Sud, 2; Ruisseau des Noyers, 1; St. Jacques le Mineur, 1; St. André, 1; Châteauguay, 119; St. Isidore, 2; Beauharnois, 76; St. Thimothée, 1; St. Martin, 10; Les Cèdres, 1; Vaudreuil, 1; Varennes, 2; Longueuil, 4; Boucherville, 1; Sorel, 4; St. Césaire, 1; St. Jean Baptiste, 1; Yamaska, 1; St. Ours, 1; St. Charles, 5; St. Denis, 2; Ste. Marie, 2; Trois-Rivières, 1; Québec, 3; St. Gervais, (Québec) 2; États-Unis, 5; France, 1.

Divers autres dont les résidences ne sont pas encore désignées, 8; Citadelle de Québec, 6;—Total 564.

“Le Herald dit “qu'un exprès a été envoyé à Québec pour emmener le bourreau, vu qu'il n'y en a pas à Montréal pour le présent.”

C'est un badinage que le Herald a voulu faire sans doute, en disant qu'il n'y avait pas de bourreau à Montréal.—(Le Canadien.)”

Nous ne savons pas si c'est un badinage qu'a voulu faire le Herald, mais, quoique ces plaisanteries soient tout-à-fait dans le goût de celles qui ornent habituellement les colonnes du *journal-vampire*, nous sommes informés qu'au moins dans ce cas il a dit partiellement la vérité; car “l'exécuteur des hautes œuvres” a été expédié de Québec à Montréal samedi, sur la demande du Shériff de cette dernière ville.

LE SOIR DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

Il était six heures du soir, la plaine de Waterloo était couverte de morts, et aux cris des vaincus et des vainqueurs se mêlait le bruit du canon qui grondait avec une épouvantable furie. Les phalanges anglaises commençaient à céder, et nos tambours, faisant retentir l'air du *pas de charge*, avaient imprimé à nos bataillons l'ardeur belliqueuse de la victoire. Tout à coup, comme un point noir paraît sur l'horizon, il s'émeut, il s'ébranle . . . ce sont de soldats; c'est une nouvelle armée qui s'avance pour combattre. Alors on eût vu une sorte de joie guerrière se répandre parmi les nombreux officiers groupés autour de Napoléon. C'est Grouchy! c'est son corps! s'écria-t-on avec enthousiasme . . . Ne serait-ce pas plutôt le corps de Blücher, auquel le déserteur de la division Gérard aura révélé le plan de bataille? murmura le jeune Labédoyère. . . Et l'empereur, laissant tomber sa lunette, s'élança sur son cheval, et il envoya sa garde sur les troupes qui débouchaient sur son flanc droit.

Alors commença un nouveau combat. Aux cris des combattants, au bruit des instrumens militaires, se maria, avec un redoublement de force, l'explosion des foudres de la guerre. Les fanfares du clairon et les roulemens du tambour, répétés par les échos, se mêlent aux hennissemens des chevaux qu'électrise le fracas des armes. Enfin, comme pour ajouter au lugubre de cette scène, le crépuscule du soir est venu unir ses sombres voiles aux épais nuages de fumée, qui déjà obscurcissaient la plaine.

L'armée anglaise, renforcée par l'arrivée de trente mille Prussiens, passe subitement d'une défense passive à une offensive impétueuse. Les troupes françaises, attaquées

en flanc et en revers, se pelotonnent, rétrogradent et se débandent. Les plus braves cèdent: toutes les armes se mêlent; les soldats se pressent, s'enfoncent les uns sur les autres en se précipitant, à travers les champs, sur les bords du Thuy, ruisseau fangeux qui passe à Genappe.

Un dernier bataillon de réserve, commandé par l'intrépide colonel Martenot, était resté inébranlable au milieu des flots tumultueux de l'armée. Napoléon s'était retiré dans les rangs de ces braves, et, les ayant fait former en carré, il s'était avancé à leur tête au-devant de l'ennemi. Tous ses généraux, Ney, Soult, Bertrand, Drouot, Labédoyère, Gourgaud avaient mis l'épée à la main et étaient devenus soldats. Les vieux grenadiers, incapables de trembler pour leur vie, s'effrayaient des dangers qui menaçaient leur chef, et le conjuraient de s'éloigner. “Retirez-vous, lui dit l'un d'eux, vous voyez bien que la mort ne veut pas de vous!” Napoléon résistait; il venait de commander le feu, quand le colonel Martenot est blessé d'un coup de biscaien qui lui traverse le flanc droit. Ce fut alors que les officiers qui entouraient l'empereur, apercevant un uniforme français au milieu des rangs ennemis, et ne doutant pas de la trahison, s'emparèrent du cheval de leur chef et l'entraînèrent loin de ce champ de carnage.

Labédoyère, Gourgaud, Bertrand et quelques autres officiers le suivirent. Je fus présent au dernier adieu que lui fit sa garde; je jetai un dernier regard sur ces braves; je les vis se presser autour de leurs aigles expirantes, se précipiter tous sur l'ennemi aux cris de vive l'empereur! Tristes, abattus, nous parcourûmes, avec vitesse, ce champ de bataille que, deux heures avant, nous faisons encore retentir des cris de victoire! Quel spectacle affreux! des soldats couverts de blessures tombent à terre noyés dans le sang; d'autres, plus heureux, sont morts en combattant! J'en vis quelques uns se fusiller entre eux pour ne point survivre à leurs compagnons d'armes ni mourir de la main de leurs ennemis! Un jeune caporal, blessé mortellement par un boulet qui lui avait enlevé l'épaule gauche, était transporté hors du champ de bataille. Il s'aperçut qu'un de ses porteurs, pour le soulager, lui avait ôté son bonnet; et il se fit alors poser à terre, et, sentant sa fin approcher, il lui dit: “Camarade, tourne-moi vers l'ennemi, afin que je n'aie pas la douleur d'avoir fui devant lui!” Montrant ensuite son plumet rouge: “Mets-moi mon bonnet, pour que je meure au moins coiffé en grenadier.” Puis, apercevant Napoléon qui passait alors près de lui: Vive l'empereur! s'écria-t-il d'une voix éteinte, et en prononçant ces mots il expira.

J'avais quitté la plaine de Waterloo; je marchais dans l'obscurité, éclairé de loin en loin par les flammes d'un incendie ou par la clarté fugitive que vomissait la bouche des canons anglais. Les routes étaient encombrées de soldats qui criaient: *A la trahison!* et se répandaient en imprécations contre les traîtres; de fourgons, de chevaux et d'hommes qui fuyaient épouvantés. Les villages étaient remplis de morts et de blessés; les uns terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés depuis plusieurs jours dans les maisons, annonçaient leur mort par l'odeur fétide qu'exhalaient leurs cadavres. La plupart des maisons étaient sans maître, et le soldat qui y entrait exerçait tous les droits du propriétaire. Le bétail, chassé des habitations, errait dans les rues, dans les campagnes, au milieu des récoltes non moissonnées, poursuivi par une avide soldatesque.

Au milieu de cette scène de désolation, Napoléon gardait le plus morne silence. Nous venions d'entrer dans Gemappe; de nombreux chariots, derrière lesquels étaient embusqués quelques faibles restes de nos bataillons, en défendaient l'approche. Un colonel les exhortait à tenir ferme contre l'ennemi. Ils hésitaient. “Quoi! lui disaient quelques soldats, nous entendons partout retentir les cris de *sauve qui peut!* nos propres chefs, un général est passé à l'ennemi, et vous voulez que nous combattions! Malgré notre courage, pourrions-nous tenir contre une armée, pourrions-nous triompher de la trahison?—Comment, grenadiers, leur répondit leur chef en saluant Napoléon de son épée, pour sauver votre empereur ne sauriez-vous donc plus mourir?” Aussitôt, portant respectueusement la main à revers sur le devant de leurs bonnets, ils s'écrièrent avec une noble résignation: “Colonel, nous mourrons!” Napoléon ne put cacher sa vive émotion, il piqua des deux, et fut bientôt loin de ces braves.